



*Livres* Story

# Rumba congolaise et lotus bleu Lieve Joris en Chine avec les Africains



**LIEVE JORIS**  
**Sur les ailes du dragon.**  
**Voyages entre l'Afrique et la Chine**  
Traduit du néerlandais par Arlette Ounanian.  
**ActesSud**, 391 pp., 23,80€.



Des Chinois supervisant la construction des routes attendent la réception de matériel de chantier, en Sierra Leone. PHOTO JEAN-CLAUDE MOSCHETTI, REA

**D**epuis trente ans, Lieve Joris est une amie qui arpente l'Afrique, élégante et naturelle, «un petit escargot» qui s'accroche dans le sillage de gens qu'elle choisit et qui la choisissent. Ses récits n'ont rien de bavoux. Ce sont les traces intimes de ces itinéraires, de ces poursuites. Dans les villes et les villages, elle tend un miroir au bord de la route. Ceux qu'elle croise y entrent et elle les suit jusque dans leurs maisons, chez leurs fils et leurs compagnes, à l'ombre des arbres et des ancêtres : au cœur de l'absence de ténèbres. Un Africain lui dit à raison qu'elle ne fait pas son âge, «c'est parce que tu n'as pas de soucis». La vie des autres est pleine des bagages qu'elle-même n'emporte pas. Ses récits hébergent sa personne, mais elle ne tire jamais à elle les couvertures qu'ils tissent. Son grand-oncle missionnaire au Congo lui racontait ses histoires lointaines lorsqu'elle était gamine, dans les Flandres belges : «Je l'accompagnais quand il allait prier le long du canal. Il me montrait une cheminée au loin et me disait ; tu vois, c'est par là que je vais retourner en Afrique. C'était la cheminée d'une usine de cuivre qui polluait la région.»

Mon Oncle du Congo raconte ce voyage initiatique effectué en 1985, à 32 ans. Ce n'est pas le premier. Partie aux Etats-Unis à 19 ans, elle y a rencontré un Palestinien qui l'a conduite au Liban, en Syrie. Dix ans plus tard, on la retrouve au Caire où elle apprend l'arabe, «c'est là que je me suis rendu compte que j'étais en train de fuir. Je me suis dit : il faut que tu trouves quelque chose de proche de toi, sinon tu vas devenir comme ces voyageurs amers, qui ne sont nulle part chez eux mais qui ne peuvent pas non plus retourner chez eux». Ce fut le Congo, «pays natal du cœur».

**Fantômes.** Quand elle est arrivée, «il y avait encore de vieux missionnaires qui avaient connu mon grand-oncle». Douze ans plus tard, les «organismes d'aide» les avaient remplacés à l'est du pays ; ils y sont toujours : «Ils vivent dans leurs petits îlots avec leur bon vin, leurs petites soirées, leurs hamacs. Ils restent entre eux. Comment peut-on aider quelqu'un sans savoir ce qu'il pense, comment il vit ? Mes amis indiens arrivent, ouvrent un magasin et regardent le marché. Bientôt, les Chinois apprendront sans doute à faire la même chose.» En 2007,

elle expliquait à *Libération* qu'elle allait aller vers l'Est. *Sur les ailes du dragon* est le livre de ces premiers voyages, effectués entre 2009 et 2012 : Dubaï, Canton, Pékin, Jinhua, Shanghai, Jinhua, puis retour par l'Afrique du Sud et le Congo. Elle y est allée, écrit-elle, dans une «pirogue africaine». Ceux qui pagaient sont des amis congolais, maliens, libanais. Ils font du commerce là-bas, parlent chinois, épousent parfois des Chinois. Au Congo, il existe ce qu'on appelle un «droit de l'œil» et même «de l'oreille» : celui qui est témoin d'un deal touche sa commission. Lieve Joris exerce ce droit sur les histoires qu'elle écoute, qu'elle vit, entre l'Afrique et la Chine ; ses lecteurs touchent la commission.

Le résultat, pour un Européen, est déstabilisant : il découvre la Chine par les yeux des Africains, l'Afrique par les yeux des Chinois. Il voit tout un monde d'échanges se développer sans l'Occident, sur les lieux de ses fantômes, avec une énergie, une mobilité, une

**«Ce qui m'a d'abord intéressée, c'est la rencontre entre deux pays qui n'ont pas de passé colonial commun.»**

**L'écrivain belge Lieve Joris**

passion et une mélancolie qu'il n'imaginait pas forcément : «Ce qui m'a d'abord intéressée, dit Lieve Joris, c'est la rencontre entre deux pays qui n'ont pas de passé colonial commun.» Son voyage commence peut-être aussi où a fini celui de son maître et ami, l'écrivain et journaliste polonais Ryszard Kapuscinski. Vers la fin de sa vie, au Liberia, un dirigeant de la guérilla lui dit que l'Europe est en Chine, puis, après un moment d'absence, ajoute : «But where is China ?» Kapuscinski faillit lui répondre : «I am sorry, but where China is, I really don't know !»

A Bagua Cun, en Chine, Lieve Joris rencontre une fille de militaires chinois, Liangzi. Au Congo, Liangzi a filmé de jeunes Congolais qui travaillent dans un camp chinois du lac Kivu. Lieve Joris regarde le film : «Ils se débrouillent déjà en chinois, chantent des chansons chinoises, font l'éloge de la puissance du pays, disent qu'ils veulent partir et travailler et font des démonstrations de Kung Fu. Je regarde, fascinée : c'est la première fois que je vois des Congolais à travers un objectif chinois.» C'est

aussi la première fois qu'elle voit des Chinois à travers les regards des Africains : double apprentissage en double non aveugle. Tous ses furets sont, d'une manière ou d'une autre, des personnages méconnus mais exceptionnels. Son ami le plus cher, Li Shudi, un costaud volontiers mutique, collectionne des antiquités chinoises et africaines. Il pense que la Chine a besoin d'un Picasso qui sache regarder l'art africain : «Ces gens-là sont minoritaires, dit-elle, et en ce sens je suis peut-être plus écrivain que journaliste. Mais ils regardent la culture des autres et le gouvernement chinois finira par en avoir besoin.» Quand il travaillait en usine en Afrique du Sud, Li Shudi se saoulait la nuit à la vodka, parce que sa femme vivait à 1 000 kilomètres de lui. De retour en Chine, dit-il, «je regrette l'époque où j'étais seul avec la lune». Une question posée par sa femme – qui vit toujours en Afrique du Sud, ils ne se voient que pour les vacances – donne le sens du livre, peut-être des livres de Lieve Joris : «Ne sommes-nous pas venus ici pour découvrir que le monde n'est pas ce qu'on nous en dit dans notre pays ?»

**«Caoutchouc».** Le sas entre les continents que la globalisation mélange depuis une vingtaine d'années est la boutique, à Dubaï, de deux marchands indiens qui ont un magasin à Kisangani. Un jour, ils dépassent l'écrivain belge à moto dans une rue de la ville congolaise en lui criant : «Qu'est-ce que tu fais là ?» Leur destin entre guerres et affaires ressemble à celui du «sombre Salim», le commerçant d'*A la courbe du fleuve*, de Naipaul, mais leurs caractères sont plus optimistes. Le livre s'ouvre donc sous le signe de Naipaul, un écrivain aussi méfiant et désagréable que Lieve Joris ne l'est pas.

Elle a raconté naguère, dans *la Chanteuse de Zanzibar*, ses cinq jours à Trinidad avec le grand homme ; il avait dû lire *Mon Oncle du Congo*, car il accepta de la recevoir ; un journal hollandais l'avait envoyée : «J'avais loué une grande baignoire avec un chauffeur indien, se souvient-elle. Naipaul est dur, mais il se protège, trop souvent il a été confronté à des journalistes qui ne le comprennent pas ou qui cherchent à le provoquer. Une fois en confiance, c'est différent. J'ai passé Noël en famille avec lui.» Plus tard, lors d'un séjour de Naipaul à Amsterdam, on le lui colle à dîner tous les soirs : «Il faisait des scandales pour tout, la qualité du vin, le poisson qui était en caout-

chouc...» Elle en rit encore, avec l'acuité générale et le jugement suspendu qui caractérisent ses livres. La première fois qu'elle est allée au Congo, A la courbe du fleuve était dans son sac : «*Il m'a ouvert les portes, après je l'ai abandonné. J'ai toujours l'exemplaire, entièrement cassé.*»

Quand a-t-elle vu en Afrique son premier Chinois ? Ils étaient là depuis le début des années 90, mais ce fut en 2003. Un ami français, à Kinshasa, l'invite un dimanche à pique-niquer en bateau sur le fleuve Congo. Parmi les invités, il y a un armateur, belge comme elle, et un Chinois. Le Chinois vient de Canton et importe toutes sortes de choses. Pendant la pique-nique, tout le monde profite : de la lumière, du fleuve, des amis, du repas, de l'alcool. Sauf le Chinois : «*Tout le monde était content et lui, il posait des questions : combien coûte ce bateau ? Combien coûte cet alcool ? Quel moteur avez-vous ? Qui le fabrique ? Il cherchait, se cherchait. A la fin, il s'est approché de l'armateur belge et lui a dit : "Demain, je suis à votre bureau à 9 heures. Tout ce que j'ai vu aujourd'hui, je peux vous le vendre pour moins cher." Je me suis dit qu'il se passait quelque chose et qu'il fallait s'y intéresser.*»

Six ans plus tard, elle atterrit à Canton. Son père vient de mourir, «*j'ai attendu sa mort pour y aller*». C'était un ancien fonctionnaire des impôts. Il avait la maladie d'Alzheimer. Dans un parc de Canton, elle remarque un vieil homme, comme absent, posé dans le creux d'un arbre. Il lui rappelle son père. Elle l'observe longtemps, se demande si on l'a abandonné. Un autre vieil homme finit par arriver, le relève et, délicatement, l'emporte : «*C'était son ami, il l'avait déposé ici pour qu'il profite du temps, et il venait le rechercher.*» Cette vision, extérieure et intime, lui souhaite la bienvenue au pays du grand bond en avant. Trois ans après, elle écrit son livre pendant huit mois à Jinhua, chez Li Shudi. Il avait installé Lieve Joris dans une pièce en soupente de la maison où il vit avec sa mère : «*Je vais lui dire que c'est pour un mois, et ensuite, si tout*

*se passe bien, tu resteras.*» Ils communiquent dans un anglais rudimentaire, par gestes, «*en Chine j'ai appris qu'on pouvait très bien s'entendre sans passer par un vocabulaire élaboré*». Chaque matin, elle prend son vélo et va au marché : «*Sur le chemin, il y avait un petit bonhomme qui faisait des pop-corns avec une sorte de petit four qu'il faisait tourner à la main, comme un orgue de barbarie, le tout chauffé au feu de bois. Plus loin, une villageoise vendait des légumes. Tous venaient en ville chercher leur destin, et cela, c'est quelque chose que je connais de l'Afrique : même dans la plus grande ville, on voit le village. J'ai écrit dans ce paysage.*» Ensuite, elle est rentrée aux Pays-Bas, où elle habite. Pendant sept mois, «*je me suis enfermée avec le texte, près de la mer, pour que la froide lumière hollandaise le vernisse*».

**Apparences.** Au passage, les chiffres et les informations journalistiques, si vite périmées, qu'elle y avait mis ont sauté. Reste l'essentiel : les vies et les paroles des gens. Elles passent aussi par les clichés. Des Chinois disent que les Noirs puent, que c'est le café qui rend noir, qu'ils sont noirs parce qu'ils ne se lavent pas et qu'en Afrique ils vivent dans les arbres. Des Africains aux doigts coupés pensent qu'on peut acheter des doigts en Chine, puisque tout se vend, et que les ouvriers chinois en Afrique sont des prisonniers, car «*ils ne parviennent pas à imaginer qu'on puisse être librement habillés tous de la même façon, travailler toute la journée et ne pas sortir le soir pour draguer les filles et profiter de la nuit*». Les hommes et les femmes qu'elle accompagne ont, presque tous, avec difficulté, traversé ces apparences. L'un d'eux, Li Baoping, est mort en chemin. Le titre du livre ne fut pas immédiat : «*Je ne savais pas comment j'allais mettre tous ces gens dans une seule phrase. Un jour, je me suis arrêtée sur : Confucius au Congo.*» L'idée venait d'une aventure de Li Baoping. Universitaire, il a visité dix-sept pays africains. A un contrôleur

de train camerounais qui exige de lui un pot-de-vin, il dit : «*Nous avions, en Chine, un philosophe qui s'appelait Confucius. Il disait : "Tout le monde aime l'argent, mais au moins gagnons-le honnêtement."*» Plus tard, Li Baoping s'endort dans un bus. On lui vole absolument tout, dont son ordinateur, ses clés USB et six mois de travail. De retour en Chine, dépressif, il se jette du haut d'un immeuble. Son destin est l'un des cœurs du livre. Il n'y a pas de Confucius en Afrique. «*Je me suis alors dit, raconte Lieve Joris, que tous mes personnages ont été soulevés par la bête de la globalisation. Ils ont attrapé la queue de cette bête, ils voient cette bête, ils sont comme des petits poissons glissés derrière les grands pour en profiter. Et finalement la queue est devenue les ailes du dragon.*» Quand il a su le titre, Li Shudi lui a envoyé un tampon avec un dragon. C'est avec lui qu'elle signe ses exemplaires.

Au regard de son aventure, que pense Lieve Joris du continent où elle habite ? Elle sourit : «*Ce n'est pas si mal d'être un musée, pourvu qu'on s'en rende compte et qu'on n'arrête pas de regarder ce qui se passe autour. Je suis contente qu'on ait ces œuvres, ces villes conservées, ce ciel encore à peu près pur, et les Chinois qui viennent ici sont contents de voir ça, car chez eux ils ont détruit tout ça. Inversement, combien de Français, de Hollandais, d'Américains, sont maintenant là-bas ? Se déplacer de son vieux centre pour aller là où ça se passe, ce n'est pas mal non plus. Mais je profite d'autant mieux d'Amsterdam et de Rembrandt que je pars demain matin si je veux.*» Va-t-elle retourner là-bas ? «*J'étais jeune quand je suis arrivée au Congo et ce fut une expérience bouleversante. En Chine, j'ai rencontré des gens très attachants, mais c'est un voyage lointain, très loin de mon monde à moi. J'aurais dû avoir 18 ans et apprendre le chinois.*» Cependant, elle a gardé un compte en banque à Jinhua.

**PHILIPPE LANÇON**